

L'enfant qui parlait aux animaux

Il n'y a pas très longtemps, je décidai de passer quelques jours de vacances aux Antilles. Des amis m'avaient raconté que c'était un endroit merveilleux où je paresserais toute la journée, me dorant au soleil sur des plages argentées et nageant dans une mer chaude et verte.

Je choisis la Jamaïque et pris le vol direct Londres-Kingston. Le trajet de l'aéroport jusqu'à mon hôtel, sur le littoral nord, dura deux heures. Des montagnes aux forêts sombres et luxuriantes couvraient l'île. Le gros Jamaïquain qui conduisait le taxi me disait qu'à l'intérieur de ces forêts vivaient des communautés d'êtres diaboliques qui pratiquaient encore le vaudou, la sorcellerie et autres rituels magiques.

« N'allez jamais dans ces forêts ! me dit-il en roulant des yeux. Il s'y passe des *choses* qui pourraient faire blanchir vos cheveux en un clin d'œil !

— Quel genre de choses ? demandai-je.

— Il vaut mieux ne pas le demander, répondit-il. D'ailleurs, c'est dangereux d'en parler. »

Ce fut tout ce qu'il me dit à ce sujet.

Mon hôtel était situé au sud d'une plage nacrée et le site était encore plus beau que je ne l'avais imaginé. Mais en franchissant les grandes portes de l'entrée, je me sentis mal à l'aise. Il n'y avait aucune raison, car apparemment tout allait bien, pourtant je n'arrivais pas à me débarrasser de cette impression. L'hôtel avait quelque chose d'étrange et de sinistre. Malgré le luxe

et la beauté, il y avait une menace dans l'air, une odeur de danger qui flottait comme un gaz empoisonné.

Et je n'étais pas sûr que c'était seulement l'hôtel. L'île entière, les montagnes, les forêts, les rochers noirs qui bordaient la côte, les arbres croulant sous des fleurs d'un rouge éclatant, tout cela et bien d'autres choses faisaient que je me sentais mal à l'aise. Cette île recelait quelque force maligne, je le pressentais.

Ma chambre d'hôtel avait une petite terrasse d'où je pouvais descendre jusqu'à la plage de cocotiers. De temps à autre, une énorme noix de coco verte, grosse comme un ballon de football, tombait du ciel et venait s'écraser sur le sable avec un bruit sourd. C'était folie que de s'attarder sous un cocotier, car si l'un de ses fruits vous atterrissait sur la tête, il vous écrabouillait le crâne.

La jeune Jamaïquaine qui vint ranger ma chambre me raconta qu'un riche Américain, Mr. Wasserman, avait justement trouvé la mort dans ces circonstances, deux mois auparavant.

« Vous plaisantez, lui dis-je.

— Non ! s'écria-t-elle. Je ne plaisante pas ! Je l'ai vu de mes yeux !

— Ça a dû faire des tas d'histoires, non ? demandai-je.

— Ils ont étouffé l'affaire, répondit-elle sombrement. Les gens de l'hôtel et les journaux ont étouffé l'affaire, parce que des choses comme ça, c'est mauvais pour le tourisme.

— Et vous dites que vous l'avez vraiment vu ?

— Je l'ai vraiment vu. Mr. Wasserman était sous cet arbre, là-bas, sur la plage. Il a sorti son appareil photo et il a visé le coucher de soleil. C'était un coucher de soleil rouge, très joli, ce soir-là. Et soudain, une grosse noix de coco verte est tombée juste sur son crâne chauve. *Wham !* »

Elle ajouta, avec quelque délectation :

« Et c'est le dernier coucher de soleil qu'a vu Mr. Wasserman.

— Il est donc mort aussitôt ?

— Aussitôt, je ne sais pas, dit-elle. Je me souviens qu'après, il a lâché l'appareil sur le sable, et les bras lui sont tombés. Puis il s'est mis à se balancer. Il s'est balancé plusieurs fois d'avant en arrière, très doucement. Moi, j'étais là, je le regardais, et je me disais : le pauvre homme, il a un étourdissement, il va peut-être s'évanouir. Puis très très lentement, il a basculé et il est tombé.

— Était-il mort ?

— Raide mort.

— Juste ciel !

— Exactement, dit-elle. Aussi, il vaut mieux ne pas rester sous un cocotier quand la brise souffle.

— Merci, dis-je. Je m'en souviendrai. »

Le second soir de mon arrivée, j'étais à ma terrasse avec un livre sur les genoux et un grand verre de punch à la main. Je ne lisais pas, j'observais un petit lézard vert qui poursuivait un autre petit lézard vert, sur le sol, à six *pieds* de moi. Le chasseur suivait l'autre très lentement, avec d'infinies précautions, et lorsqu'il fut près de l'atteindre, sa longue langue jaillit et toucha la queue du deuxième. Celui-ci se retourna d'un bond et les deux lézards se firent face, sans bouger, collés au sol, très tendus, en se regardant. Puis soudain, ils se mirent à exécuter une drôle de petite danse sautillante. Ils sautillaient en l'air, en arrière, en avant, sur les côtés. Ils tournaient comme deux boxeurs, bondissant, tarcacolant, tout en dansant. C'était un spectacle étrange et je pensais qu'ils effectuaient une sorte de rituel amoureux. Je restais immobile, attendant la suite.

Mais je ne vis jamais la suite parce qu'à ce moment-là, je réalisai qu'en bas, sur la plage, il y avait une extraordinaire agitation. D'un coup d'œil, j'aperçus une

foule de gens rassemblée au bord de l'eau, près d'un canoë de pêche que l'on tirait sur le sable. J'en déduisis que le pêcheur avait dû faire une bonne prise et que la foule était venue regarder.

J'ai toujours été fasciné par la pêche. Je posai mon livre et me levai. D'autres personnes de l'hôtel descendaient de la véranda et couraient sur la plage pour rejoindre l'attroupement, au bord de l'eau. Les hommes portaient ces épouvantables bermudas qui descendent jusqu'aux genoux et des chemises roses, orange et autres couleurs violentes... de quoi attraper la jaunisse. Les femmes avaient meilleur goût et la plupart étaient vêtues de jolies robes en coton. Presque tous tenaient un verre à la main.

Je pris mon verre et descendis sur la plage directement par la terrasse. Je fis un petit détour pour éviter le cocotier sous lequel Mr. Wasserman avait, paraît-il, trouvé la mort, et traversai la belle plage argentée avant de rejoindre le groupe.

En fait, ce n'était pas la pêche l'objet des regards. C'était une tortue, une tortue qui gisait sur le dos, dans le sable. Mais quelle tortue ! Elle était gigantesque, un vrai mammoth. Je n'aurais jamais pensé qu'une tortue pût être aussi énorme. Comment donner une idée de ses dimensions ? Je crois que si elle avait été sur ses pattes, un homme de grande taille aurait pu s'asseoir sur son dos sans que ses pieds touchent terre. Elle avait peut-être cinq *pieds* de long et quatre de large, avec une haute carapace en forme de dôme, de toute beauté.

Les pêcheurs qui l'avaient capturée l'avaient renversée sur le dos pour l'empêcher de fuir. Ils avaient aussi enroulé une grosse corde autour de sa carapace, et l'un d'eux, un Noir élancé, vêtu seulement d'un pagne, tenait fièrement cette corde à deux mains, à une courte distance.

Quant à la bête splendide, elle étirait au maximum

son long cou ridé. Ses quatre grosses nageoires, munies de fortes griffes acérées, battaient l'air désespérément.

« Reculez, mesdames et messieurs, s'il vous plaît ! cria le pêcheur. Restez en arrière. Ses griffes sont rudement dangereuses ! Elles peuvent vous arracher un bras ! »

La foule des clients de l'hôtel était à la fois effrayée et ravie par ce spectacle. Une douzaine d'appareils photo surgirent et se mirent à mitrailler l'animal. De nombreuses femmes poussaient des cris de plaisir et s'agrippaient aux bras de leurs hommes. Quant aux hommes, ils manifestaient leur courage et leur virilité en faisant des réflexions stupides à haute voix :

« Hé ! Al ! et si tu faisais des montures de lunettes en écaille avec sa carapace ? Ça serait joli, hein ?

— Ce satané machin doit peser plus d'une tonne !

— Elle peut vraiment flotter ?

— Bien sûr. C'est aussi une excellente nageuse. Elle remorquerait un bateau facilement.

— Elle est carnassière ?

— Non, les tortues carnassières ne sont pas aussi grosses. Mais attention, elle vous arrachera la main en moins de deux si vous vous approchez trop.

— C'est vrai ? demanda l'une des femmes au pêcheur. Elle pourrait arracher la main de quelqu'un ?

— Oui, ça pourrait arriver très vite, répondit le pêcheur en souriant de ses dents blanches et étincelantes. Quand elle est dans l'Océan, elle ne vous fait pas de mal. Mais si vous la capturez, que vous la tirez sur la rive et que vous la renversez comme ça, alors, diable de diable, gare ! Elle attrape tout ce qui se trouve à sa portée !

— Je crois que si j'étais à sa place, je ne serais pas non plus de très bonne humeur », dit la femme.

Un imbécile avait trouvé une planche de bois sur le sable et il la tirait vers la tortue. C'était une planche de belle taille, environ cinq *pieds* de long et peut-être

un pouce d'épaisseur. Il se mit à taper la tête de la tortue.

« Ne faites pas ça, dit le pêcheur. Ça la met en colère. »

Quand le bout de la planche toucha le cou de la tortue, l'énorme tête se retourna vivement, la gueule s'ouvrit et *snap!* elle attrapa la planche et la broya comme un morceau de fromage.

« *Wow!* cria la foule. Vous avez vu ça ? Encore heureux que ce ne soit pas un bras !

— Laissez-la tranquille, dit le pêcheur. Ça ne sert à rien de l'exciter. »

Un homme ventripotent, aux hanches larges et aux très courtes jambes, s'approcha du pêcheur et lui dit :

« Ecoute, mon gars, je veux cette carapace. Je te l'achète. »

Il se tourna vers sa corpulente épouse :

« Tu sais ce que je vais faire, Mildred ? Je vais ramener cette carapace à la maison et la faire astiquer par quelqu'un du métier. Puis je la placerai au beau milieu de notre salle à manger. C'est pas une idée, ça ?

— Fantastique, répliqua l'épouse rondelette. Vas-y, mon chou, achète-la.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, c'est comme si c'était déjà fait. »

Il demanda au pêcheur :

« Combien pour cette carapace ?

— Je l'ai déjà vendue, répondit le pêcheur. La carapace et tout.

— Pas si vite, mon gars, dit l'homme ventripotent. Je te paierai davantage. Allons, on t'a offert combien ?

— Impossible, dit le pêcheur. Elle est déjà vendue.

— A qui ? demanda l'homme ventripotent.

— Au directeur.

— A quel directeur ?

— Le directeur de l'hôtel.

— Vous avez entendu ça ? hurla un autre homme. Il l'a vendue au directeur de notre hôtel ! Et vous savez ce que ça signifie ? De la soupe à la tortue ! Parfaitement !

— C'est vrai ! Et du bifteck de tortue. Tu as déjà mangé du bifteck de tortue, Bill ?

— Jamais, Jack, mais j'en meurs d'envie.

— Un bifteck de tortue, c'est meilleur que du vrai bifteck, si on le prépare bien. C'est plus tendre et ça a un de ces goûts !

— Ecoute, dit l'homme ventripotent au pêcheur, ce n'est pas la viande qui m'intéresse. Le directeur peut la garder comme il peut garder tout ce qui est à l'intérieur, même dents et ongles des pieds compris. Moi, ce que je veux, c'est la carapace.

— Et tel que je te connais, mon chou, lui dit sa femme en le regardant d'un air radieux, tu l'auras. »

Quant à moi, j'écoutais ces êtres humains parler de tuer, de manger et d'apprécier le goût d'un animal qui paraissait, même sur le dos, rempli d'une extraordinaire majesté. Une chose était certaine. Cette tortue était plus âgée qu'aucun d'entre eux. Elle avait navigué dans les eaux vertes des Antilles pendant probablement cent cinquante ans. Elle existait déjà à l'époque où George Washington était président des Etats-Unis ou lorsque Napoléon avait été battu à Waterloo. Sans doute était-elle alors très jeune, mais elle existait certainement.

Et maintenant, elle gisait là, renversée sur cette plage, attendant d'être sacrifiée pour de la soupe et du bifteck. Elle était évidemment alarmée par tout le bruit et tous les cris qu'il y avait autour d'elle.

Elle tendait son vieux cou ridé et tortillait son énorme tête, comme si elle cherchait quelqu'un qui lui expliquerait pourquoi on la maltraitait ainsi.

« Comment allez-vous l'amener jusqu'à l'hôtel ? demanda l'homme ventripotent.

— On va la traîner sur la plage avec la corde, répondit le pêcheur. Le personnel arrivera bientôt pour la prendre. On a besoin de dix hommes qui tirent tous en même temps.

— Hé ! écoutez ! s'écria un jeune homme musclé. Pourquoi ne pas la tirer nous-mêmes ? »

Le jeune homme musclé était poitrine nue et il portait des bermudas vert pomme et cramoisii. Il avait un torse exceptionnellement velu, et de toute évidence, il aimait le montrer.

« Qui ose dire qu'on ne veut pas travailler pour gagner notre dîner ? cria-t-il en bombant les muscles. Allez, les gars ! Qui vient faire un peu d'exercice ? »

— Formidable ! hurlèrent les autres. Excellente idée ! »

Les hommes tendirent leurs verres à leurs femmes et s'élançèrent pour saisir la corde. Ils se mirent à la queue leu leu, comme pour une lutte de traction, et l'homme au torse velu, placé en tête, se nomma lui-même chef d'équipe.

« Allez-y, les gars ! brailla-t-il. Quand je dis *Ho hisse*, vous soulevez tous à la fois, compris ? »

Le pêcheur n'appréciait pas beaucoup cela.

« Il vaut mieux laisser ce travail à l'hôtel, dit-il.

— Balivernes ! hurla Torse velu. *Ho hisse*, les gars ! *Ho hisse !* »

Tous soulevèrent. La tortue géante s'agita sur son dos et faillit basculer.

« Ne la renversez pas ! hurla le pêcheur. Vous allez la renverser, si vous faites ça ! Et si elle se remet sur ses pattes, elle va s'enfuir !

— Du calme, mon petit gars, dit Torse velu d'un ton condescendant. Comment pourrait-elle fuir ? Elle est attachée à une corde, non ?

— Cette vieille tortue vous entraînera tous avec elle, si elle peut ! cria le pêcheur. Elle vous entraînera tous dans l'Océan !

— *Ho hisse !* hurla Torse velu, sans plus faire attention au pêcheur. Tirez, les gars ! Tirez ! »

Alors la tortue géante se mit à glisser très doucement le long de la plage, en direction de l'hôtel, vers les cuisines, là où l'attendaient les longs couteaux. La troupe des femmes, des plus âgés, des plus gros et des moins musclés suivait derrière, en les encourageant bruyamment.

« *Ho hisse !* vociférait le chef d'équipe au torse velu. Du cran, les gars ! Vous pouvez tirer plus que ça ! »

Soudain, j'entendis des cris. Tout le monde les entendit. Ils étaient si aigus, si stridents, si pressants, qu'on les aurait entendus de n'importe où.

« *Noon ! Noon ! Non ! Non ! Non !...* »

La foule se figea. Les hommes qui tiraient sur la corde s'arrêtèrent et les spectateurs cessèrent leurs encouragements. Toutes les personnes présentes se retournèrent vers l'endroit d'où provenaient ces cris.

Je vis venir trois personnes de l'hôtel, un homme, une femme et un petit garçon. Le petit garçon courait et entraînait l'homme sur la plage. L'homme le retenait par le poignet mais l'enfant courait toujours. En même temps, il sautait, gigotait et se débattait pour se libérer de l'étreinte de son père. C'était ce petit garçon qui criait.

« Non ! hurlait-il. Ne faites pas ça ! Libérez-la ! S'il vous plaît, libérez-la ! »

La femme — sa mère — essayait de lui attraper l'autre bras pour le retenir, elle aussi, mais le petit garçon sautait tellement qu'elle n'y arrivait pas.

« Libérez-la ! hurlait l'enfant. C'est horrible, ce que vous faites ! S'il vous plaît, libérez-la !

— Arrête, David ! dit sa mère qui essayait toujours de lui attraper l'autre bras. Ne joue pas le bébé ! Tu te rends ridicule.

— Papa ! cria l'enfant. Papa ! Dis-leur de la libérer !

— Je ne peux pas faire ça, David, dit le père. Ça ne me regarde pas. »

Les tireurs de corde s'étaient immobilisés, sans lâcher prise. Stupéfaits, silencieux, ils fixaient l'enfant. Ils se sentaient tous un peu désorientés maintenant. Ils avaient l'air légèrement confus des gens qu'on vient de surprendre en train d'accomplir un acte pas très reluisant.

« Allons, viens, David, dit le père en tâchant d'entraîner son fils. Rentrons à l'hôtel et laissons ces personnes tranquilles.

— Je ne veux pas rentrer ! fit l'enfant. Je ne veux pas rentrer ! Je veux qu'ils la libèrent !

— Voyons, David, dit la mère.

— File, moutard, dit l'homme au torse velu.

— Vous êtes horrible et cruel ! Vous êtes tous horribles et cruels ! »

Il jeta ces mots d'une voix aiguë et stridente aux quarante ou cinquante adultes qui étaient sur la plage, et cette fois-ci, personne, pas même l'homme au torse velu, ne lui répondit.

« Pourquoi ne la remettez-vous pas à la mer ? hurlait l'enfant. Elle ne vous a rien fait ! Libérez-la ! »

Quoique gêné, le père n'avait pas honte de son fils.

« Il raffole des animaux, dit-il en s'adressant à la foule. A la maison, il a tous les animaux possibles et imaginables. Il leur parle.

— Il les adore », dit la mère.

Plusieurs personnes commencèrent à piétiner sur le sable. Ici et là, dans la foule, on pouvait sentir un léger changement d'humeur, un sentiment de malaise et même un peu de honte. L'enfant, qui n'avait pas plus de huit ou neuf ans, avait maintenant arrêté de lutter contre son père qui le tenait toujours par le poignet, mais plus doucement.

« Allez ! criait l'enfant. Libérez-la ! Détachez la corde et libérez-la ! »

Il faisait face à la foule du haut de sa petite taille, les yeux brillants comme des étoiles, et les cheveux ébouriffés par le vent. Il était magnifique.

« Nous ne pouvons rien faire, David, dit doucement le père. Rentrons.

— Non ! » cria l'enfant.

Il se secoua et libéra son poignet de l'étreinte de son père.

Il fila comme une flèche sur le sable, vers la tortue géante.

« David ! hurla le père en se jetant à sa poursuite. Arrête ! Reviens ! »

Le petit garçon s'échappa et fendit la foule comme un joueur de football qui court avec son ballon, et la seule personne qui s'élança pour essayer de l'arrêter fut le pêcheur.

« Ne t'approche pas de cette tortue, mon garçon ! » cria-t-il en se précipitant vers l'enfant.

Mais celui-ci l'évita et continua à courir.

« Elle va te broyer en petits morceaux ! hurla le pêcheur. Arrête, mon garçon ! Arrête ! »

Trop tard. L'enfant était arrivé à la hauteur de la tête de l'animal. La tortue l'aperçut et l'énorme tête se tourna vivement pour lui faire face.

Alors s'éleva la voix de la mère, son gémissement douloureux et poignant.

« David ! *Oh, David !* »

Le petit garçon tomba à genoux sur le sable, jeta ses bras autour du vieux cou ridé et serra l'animal contre sa poitrine. Il appuya sa joue contre la tête de la tortue et du bout des lèvres, il lui murmura des mots tendres que personne n'entendit. La tortue ne bougeait absolument pas et ses nageoires cessèrent même de battre l'air.

La foule poussa un grand soupir, un long et doux

soupir de soulagement. Plusieurs personnes reculèrent d'un pas ou deux, comme pour essayer de mettre à distance un événement qui dépassait leur entendement. Mais le père et la mère s'avancèrent à environ dix *pieds* de leur fils.

« Papa ! cria le petit garçon en caressant toujours la vieille tête brune, je t'en prie, fais quelque chose, papa ! S'il te plaît, dis-leur de la libérer !

— Que se passe-t-il ? » demanda un homme vêtu d'un costume blanc qui venait de descendre de l'hôtel.

Il s'agissait, tout le monde le savait, de Mr. Edwards, le directeur. C'était un grand Anglais au nez crochu, avec une longue figure rose.

« Extraordinaire ! dit-il en regardant l'enfant et la tortue. Quelle chance qu'elle ne lui ait pas arraché la tête ! »

Il dit à l'enfant :

« Eloigne-toi, maintenant, petit. Cette bête est dangereuse.

— Je veux qu'ils la libèrent ! cria le petit garçon en berçant toujours la tortue contre lui. Dites-leur de la libérer !

— Est-ce que vous vous rendez compte qu'elle peut le tuer à tout moment ? dit le directeur au père.

— Laissez-le tranquille, dit le père.

— Quelle idiotie ! dit le directeur. Allez vite l'attraper ! Et soyez prudent !

— Non, dit le père.

— Comment, non ? fit le directeur. Mais ces bêtes peuvent tuer quelqu'un ! Vous ne comprenez pas ?

— Si, répondit le père.

— Alors, pour l'amour du ciel, emmenez-le ! s'écria le directeur. Si vous ne l'emmenez pas, ça va être affreux.

— A qui est-elle ? demanda le père. A qui est cette tortue ?

— A nous, dit le directeur. L'hôtel l'a achetée.

— Rendez-moi un service, dit le père. Vendez-la-moi. »

Le directeur regarda le père sans répondre.

« Vous ne connaissez pas mon fils, dit le père d'une voix tranquille. Si vous emmenez cette tortue à l'hôtel et si vous la tuez, il piquera une crise, il deviendra fou.

— Attrapez-le, dit le directeur, et en vitesse.

— Il adore les animaux, continua le père. Vraiment, il les adore. Il communique avec eux. »

La foule se taisait, comme hypnotisée.

« Si on la libère, dit le directeur, les pêcheurs l'attraperont une autre fois.

— Peut-être, dit le père. Mais ces tortues savent nager.

— Bien sûr qu'elles savent nager, dit le directeur. Mais on l'attrapera quand même. C'est une prise de valeur, mettez-vous ça dans la tête. La carapace à elle seule vaut une fortune.

— Peu m'importe le prix, dit le père. Ne vous en inquiétez pas. Je veux l'acheter. »

Le petit garçon était toujours agenouillé sur le sable, à côté de la tortue, lui caressant la tête.

Le directeur prit un mouchoir dans sa pochette et il se mit à s'essuyer les doigts. Cela ne l'emballait pas de relâcher la tortue. Le menu du dîner était déjà fixé. D'un autre côté, il ne voulait pas qu'il arrive une deuxième catastrophe sur sa plage privée, cette saison. Mr. Wasserman et la noix de coco, pensait-il, cela suffit pour l'année, merci bien.

« Mr. Edwards, dit le père, vous me rendrez un très grand service si vous me la vendez. Et vous ne le regretterez pas, je vous le promets. Vous verrez. »

Le directeur leva légèrement les sourcils. Il avait compris : on lui offrait une grosse somme d'argent. Voilà qui changeait le problème. Il continua quelques

secondes à s'essuyer les mains avec son mouchoir. Puis il haussa les épaules et dit :

« Bien, si ça peut faire plaisir à votre fils.

— Merci, dit le père.

— Oh, merci ! s'écria la mère. Merci beaucoup !

— Willy ! » fit le directeur en faisant signe au pêcheur.

Celui-ci s'approcha. Il semblait complètement éberlué.

« Je n'ai jamais vu ça de ma vie, dit-il. Cette vieille tortue est la plus féroce que j'aie jamais attrapée. Elle s'est battue comme une diablesse quand nous l'avons ramenée. Il a fallu qu'on se mette à six pour la décharger. Ce petit est cinglé !

— Oui, je sais, dit le directeur. Mais maintenant, je veux que tu la libères.

— La libérer ? s'écria le pêcheur, médusé. Pas celle-ci, Mr. Edwards ! Elle bat tous les records ! C'est la plus grosse tortue que j'aie attrapée sur cette île ! De loin la plus grosse ! Et l'argent ?

— Tu auras ton argent.

— Je veux que les autres aussi soient payés », dit le pêcheur.

Il désignait cinq Noirs à moitié nus, à côté d'une seconde barque, à quelques centaines de *yards*, au bord de l'eau.

« On l'a eue à nous six, il faut qu'on soit tous payés, continua le pêcheur. Je ne la libère pas tant qu'on n'a pas l'argent.

— Je te garantis que vous l'aurez, dit le directeur. Ça ne te suffit pas ?

— Je le confirme, ajouta le père de l'enfant en s'avancant. Et en plus, il y aura une prime pour les six pêcheurs si vous la libérez tout de suite. Et quand je dis tout de suite, ça veut dire tout de suite. »

Le pêcheur regarda le père, puis le directeur.

« O.K., dit-il, puisque c'est ce que vous voulez.

— Une autre condition, dit le père. Avant de toucher votre argent, vous devez promettre de ne pas essayer de l'attraper aussitôt. En tout cas, pas cet après-midi. C'est bien compris ?

— D'accord, dit le pêcheur. Marché conclu. »

Il fit demi-tour et descendit la plage, en appelant les cinq autres pêcheurs. Il leur hurla quelque chose que nous ne pûmes comprendre, et deux minutes plus tard, ils arrivaient tous les six. Cinq transportaient de longues et larges perches en bois.

L'enfant était toujours agenouillé près de la tête de la tortue.

« David, lui dit doucement son père. Tout va bien, à présent, David. Ils vont la libérer. »

Le petit garçon regarda autour de lui, sans enlever les bras du cou de la tortue. Il ne se leva pas.

« Quand ? demanda-t-il.

— Maintenant, répondit le père. Tout de suite. Il vaut mieux que tu t'éloignes.

— Tu me le promets ? dit l'enfant.

— Oui, David. Je te le promets. »

L'enfant enleva ses bras. Il se remit debout et recula de quelques pas.

« Reculez ! hurla le pêcheur. Restez bien en arrière, s'il vous plaît ! »

La foule se dégagea un peu sur la plage. Les hommes lâchèrent la corde et reculèrent.

Willy se mit à quatre pattes et se glissa prudemment à côté de la tortue. Puis il commença à défaire le nœud de la corde, tout en prenant garde aux grosses nageoires.

Lorsqu'il eut détaché le nœud, Willy s'écarta, toujours à quatre pattes. Alors, les cinq autres pêcheurs s'avancèrent avec leurs perches. Ces perches avaient environ sept *pieds* de long et elles étaient extrêmement larges. Ils les calèrent sous la carapace de la tortue et se mirent à balancer l'énorme bête d'un côté, de l'autre. La cara-

pace avait un dôme élevé, d'une forme qui facilitait le mouvement.

« Une, deux ! scandaient les pêcheurs tout en la balançant. Une, deux ! Une, deux ! Une, deux ! »

Bien entendu, la vieille tortue était complètement affolée. Ses grosses nageoires fouettaient l'air, et sa tête n'arrêtait pas de rentrer et de surgir de sa carapace.

« Elle va basculer ! scandaient les pêcheurs. Une, deux et hop ! Elle va basculer ! Une autre fois et ça y est ! »

La tortue bascula sur le côté et retomba pesamment sur ses pattes, dans le sable.

Elle ne s'en alla pas tout de suite. L'énorme tête brune surgit de la carapace pour regarder bien autour d'elle.

« Allons, tortue, vas-y ! cria le petit garçon. Retourne à la mer ! »

La tortue leva ses yeux noirs et enfoncés sur le petit garçon. Ses yeux étaient brillants, vifs, pleins de la sagesse que donne le grand âge. L'enfant lui rendit son regard et, lorsqu'il lui parla, ce fut d'une voix douce et amicale :

« Au revoir, ma vieille, dit-il. Et cette fois, va très loin. »

Les yeux noirs restèrent fixés sur l'enfant pendant quelques secondes. Personne ne bougeait. Puis, avec une grande dignité, l'énorme bête se retourna et se dirigea vers le bord de l'eau en se dandinant, sans se presser. Elle traversa posément la plage de sable et sa grosse carapace se balançait doucement.

La foule regardait en silence.

La tortue entra dans l'eau.

Elle continua d'avancer.

Bientôt, elle nageait. Maintenant, elle se trouvait dans son élément. Elle nageait avec grâce, et très vite, la tête bien haute. Dans la mer calme, elle faisait de petites

vagues qui s'étaient en éventail derrière elle, comme le sillage d'un bateau. En quelques minutes, elle avait effectué la moitié du chemin qui la séparait de l'horizon, puis nous la perdîmes de vue.

Subjugués, les clients commencèrent à se disperser vers l'hôtel. A présent, ils ne songeaient plus à rire, à plaisanter, ni à railler. Il s'était passé quelque chose. Un événement étrange s'était produit sur la plage.

Je retournai à mon balcon et m'assis en fumant une cigarette. J'avais l'impression désagréable que l'histoire n'était pas terminée.

Le lendemain matin, à 8 heures, la jeune Jamaïquaine qui m'avait raconté l'accident de Mr. Wasserman avec la noix de coco m'apporta un jus d'orange dans ma chambre.

« L'hôtel est sens dessus dessous, ce matin ! » dit-elle. Elle posa le verre sur la table puis tira les rideaux.

« Les gens courent partout comme des fous.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Le petit garçon de la chambre 12 ! Il a disparu ! Il a disparu cette nuit !

— L'enfant à la tortue ?

— Oui, dit-elle. Ses parents sont désespérés ! Le directeur est comme fou !

— Il y a longtemps qu'il a disparu ?

— Son père a trouvé son lit vide il y a deux heures. Mais il est peut-être parti n'importe quand dans la nuit.

— Oui, dis-je. Peut-être.

— Tout le monde le cherche partout, à l'hôtel, dit-elle. Et une voiture de police vient d'arriver.

— Peut-être que tout simplement il s'est levé tôt pour grimper sur les rochers », dis-je.

Ses grands yeux sombres et hallucinés restèrent un moment fixés sur moi puis se détournèrent.

« Je ne crois pas », dit-elle et elle sortit.

Je m'habillai rapidement et me précipitai sur la plage.

Là, avec Mr. Edwards, le directeur, se trouvaient deux policiers indigènes en uniforme kaki. Mr. Edwards parlait, et les policiers l'écoutaient patiemment. Au loin, aux deux bouts de la plage, je voyais de petits groupes de gens, des serviteurs de l'hôtel ainsi que des clients qui se dirigeaient vers les rochers. C'était un matin magnifique. Le soleil brillait haut dans le ciel bleu gris émaillé de jaune et la mer calme scintillait comme un diamant. Quant à Mr. Edwards, il parlait d'une voix forte aux deux policiers indigènes, tout en agitant les bras.

Je voulais aider. Que faire ? Où aller ? Cela ne rimerait à rien de suivre simplement les autres. Aussi, je marchai vers Mr. Edwards.

C'est alors que j'aperçus le bateau de pêche. Le long canoë de bois, avec un seul mât et une voile brune claquant au vent, était encore loin, mais il retournait vers la plage. Chacun à un bout du canoë, deux indigènes ramaient vite, très vite. Les rames tournoyaient avec une telle rapidité qu'on aurait dit qu'ils faisaient la course. Je m'arrêtai pour les observer. Pourquoi cette précipitation à regagner le rivage ? De toute évidence, ils ramenaient une nouvelle. Je gardais les yeux fixés sur le bateau. A ma gauche, j'entendais Mr. Edwards dire aux deux policiers :

« C'est parfaitement ridicule. Les gens ne peuvent pas disparaître comme ça d'un hôtel. Soit il est allé quelque part et il s'est perdu, soit on l'a kidnappé. Dans tous les cas, cela relève de la police. »

Le bateau de pêche avait fini sa course. Il glissa sur le sable, au bord de l'eau. Les deux hommes lâchèrent les rames et bondirent à terre. Ils remontèrent la plage en courant. Je reconnus celui de devant, c'était Willy. Lorsqu'il aperçut le directeur et les deux policiers, il s'élança vers eux.

« Hé ! Mr. Edwards ! cria-t-il. On vient de voir un truc dingue ! »

Le directeur se raidit et redressa le menton. Les deux policiers restèrent impassibles. Des gens surexcités, ils en voyaient tous les jours.

Willy s'arrêta devant le groupe, le souffle court. L'autre pêcheur le suivait de près. Tous deux étaient seulement vêtus d'un pagne et leurs peaux noires luisaient de sueur.

« On a ramé vite, dit Willy comme pour s'excuser d'être essoufflé. On s'est dit qu'il fallait rentrer pour vous en parler aussi tôt que possible.

— Me parler de quoi ? demanda le directeur. Qu'avez-vous vu ?

— C'est dingue, monsieur. Absolument dingue.

— Continue, Willy, je t'en prie.

— Vous ne le croirez pas, dit Willy. Personne ne le croira. Pas vrai, Tom ?

— C'est vrai, répondit l'autre pêcheur en hochant vigoureusement la tête. S'il n'y avait pas eu Willy pour me dire que je ne me trompais pas, je n'y aurais pas cru.

— Cru quoi ? dit Mr. Edwards. Allez, dites-moi ce que vous avez vu.

— On est parti de bonne heure, dit Willy, vers les 4 heures du matin. On avait fait sans doute deux *milles* quand il a commencé à faire jour. On pouvait voir à peu près normalement. Soudain, au lever du soleil, on voit quelque chose devant nous, à cinquante *yards*, pas plus. On n'en croyait pas nos yeux.

— Quoi ? aboya Mr. Edwards. Pour l'amour du ciel, continue !

— On voit ce vieux monstre, cette tortue, celle qui était sur la plage, hier, en train de nager et on voit le petit garçon assis sur son dos, comme sur un cheval.

— Vous devez nous croire, monsieur ! cria l'autre pêcheur. Moi aussi, je l'ai vu ! Vous devez le croire ! »

Mr. Edwards regarda les deux policiers. Les deux policiers regardèrent les pêcheurs.

« Vous ne nous montez pas le coup, hein ? dit l'un des policiers.

— Je vous jure que non ! cria Willy. C'est la vérité vraie ! Le petit garçon était sur le dos de la vieille tortue et ses pieds ne touchaient même pas l'eau. Il était sec comme un os de seiche, et assis bien tranquille, à l'aise et tout ! Alors, on les a poursuivis, bien sûr. D'abord, on a essayé de les suivre doucement, comme on fait toujours quand on attrape une tortue, mais le garçon nous a vus. Cette fois, on était pas très loin, vous savez. A peu près comme d'ici au bord de l'eau, pas plus. Mais quand le garçon nous a vus, il s'est penché en avant comme s'il disait quelque chose à la vieille tortue et elle a relevé la tête et elle s'est mise à nager à une vitesse infernale. Oh là là, qu'est-ce qu'elle filait ! Tom et moi, quand on veut, on rame vite, mais contre ce monstre, rien à faire ! Rien à faire ! Elle allait au moins deux fois plus vite que nous. Largement deux fois plus vite, hein, Tom ?

— Moi, je dirai trois fois plus vite, fit Tom. Et j'ai une bonne raison pour ça. En dix ou quinze minutes, elle avait un *mille* d'avance.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé l'enfant ? demanda le directeur. Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé quand vous étiez près de lui ?

— On l'a appelé tout le temps ! s'écria Willy. Dès qu'on a commencé à le poursuivre, il nous a vus et on s'est mis à hurler. On a hurlé n'importe quoi pour le faire revenir. “ Hé, petit ! que j'ai crié, rentre avec nous ! On te ramène ! C'est pas bien, ce que tu fais, petit ! Saute, nage, et on te cueillera ! Allez, petit, saute ! Ta maman t'attend à la maison, alors pourquoi tu viens pas avec nous ? ” Même une fois, j'ai crié : “ Ecoute,

petit ! On te promet quelque chose ! On n'attrapera pas cette satanée tortue si tu viens avec nous ! »

— Est-ce qu'il vous a répondu ? demanda le directeur.

— Il ne s'est même pas retourné pour nous regarder, dit Willy. Il était assis sur cette carapace et il se balançait d'avant en arrière, on aurait dit qu'il pressait la tortue d'accélérer ! Si quelqu'un ne va pas vite chercher ce petit garçon, Mr. Edwards, on ne le reverra plus ! »

La figure du directeur, rose en temps normal, était devenue blanche comme un linge.

« Dans quelle direction allaient-ils ? demanda-t-il sèchement.

— Vers le nord, répondit Willy. Presque droit vers le nord.

— Parfait, dit le directeur. On prend un hors-bord. Je veux que tu viennes avec nous, Willy, et toi aussi, Tom. »

Le directeur, les deux policiers et les deux pêcheurs coururent vers le bateau que l'on utilisait pour faire du ski nautique. Ils le poussèrent vers la mer et le directeur, comme les autres, se mit dans l'eau jusqu'aux genoux avec ses pantalons blancs bien empesés. Puis tous montèrent à bord.

Je les vis partir en trombe.

Deux heures plus tard je les vis revenir. Ils n'avaient rien trouvé.

Durant toute la journée, les hors-bord et les yachts des autres hôtels de la côte fouillèrent l'océan.

Dans l'après-midi, le père de l'enfant loua un hélicoptère et y monta lui-même. Le vol dura trois heures. On ne trouva aucune trace de la tortue, ni du petit garçon.

Pendant la semaine, les recherches continuèrent, sans résultat.

Et maintenant, une année s'est presque écoulée depuis la disparition de ce petit garçon. Au cours de cette année, il n'y a eu qu'une seule nouvelle le concernant. Un groupe d'Américains, partis de Nassau dans les Bahamas, pêchaient en pleine mer au large d'une grande île du nom d'Eleuthéra. A cet endroit-là, il y a des milliers de récifs de corail et de petites îles inhabitées. Sur l'une de ces îles minuscules, le capitaine du yacht vit, à travers ses jumelles, une petite silhouette. Cette petite silhouette marchait sur une plage de sable. Les jumelles circulèrent et tous furent d'accord : il s'agissait d'un enfant. Evidemment, cela provoqua une grande agitation à bord et on remonta vite les lignes de pêche. Le capitaine dirigea son yacht sur l'île. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à un demi-mille, ils virent nettement, toujours avec les jumelles, que la silhouette de la plage était celle d'un petit garçon qui, quoique bronzé, était certainement de race blanche. A ce moment-là, les passagers du yacht repérèrent également quelque chose qui ressemblait à une tortue géante, sur le sable, près de l'enfant. Ce qui suivit se passa très vite. L'enfant, qui avait probablement aperçu le yacht, sauta sur le dos de la tortue. L'énorme bête entra dans l'eau et fit le tour de l'île à toute allure, puis disparut. Le yacht les chercha pendant deux heures, mais on ne revit plus, ni le petit garçon ni la tortue.

Il n'y a aucune raison de mettre ce témoignage en doute. Cinq personnes, quatre passagers américains et le capitaine, un habitant de Nassau, étaient à bord du yacht. Chacune, à son tour, avait bien vu l'enfant et la tortue.

Pour rejoindre l'île d'Eleuthéra, par mer, en partant de la Jamaïque, on doit d'abord aller au nord-est pendant deux cent cinquante *milles* puis traverser le Passage-du-Vent, entre Cuba et Haïti. Puis on doit aller nord-nord-est pendant au moins trois cents *milles*. Cela fait

en tout une distance de cinq cent cinquante *milles*, ce qui est un très long voyage pour un petit garçon à cheval sur une tortue.

Peut-être reviendra-t-il un jour mais, personnellement, cela m'étonnerait. Je crois qu'il est très heureux là où il est.

